

brillante de cet ineffable rendez-vous, de cette vie nouvelle et radieuse, de ce bonheur incomparable, sans mesure comme sans fin, frappant son âme à l'improviste, comme une vision éblouissante, il laisse échapper un cri de joie involontaire : « Ah ! si c'était vrai ! »

Voilà la tentation, la tentation d'une espérance à qui son rêve semble si beau qu'elle hésite à s'y abandonner !

Mais la foi veille, et elle répond immédiatement, avec assurance : « Arrière ce doute ! Arrière la pensée qu'aucune angoisse ne déchire le néant !... Ah ! oui, *ci revedremo* !¹ »

Ainsi faisait-il sans doute chaque fois que la tentation passait en murmurant devant son âme.

A mesure qu'il prit de l'âge, quand ses passions s'apaisèrent, une sorte de calme bienfaisant, pareil à celui du jour qui tombe, succéda à ses agitations passées. En le voyant vieillir et se rasséréner de plus en plus, quelqu'un de son entourage le comparait aux cimes des grands monts, baignés par une douce lumière, à l'heure tranquille du crépuscule, quand le vent fléchit et que les bruits commencent à s'effacer.

La tentation sortit de son esprit en même temps que de son cœur ; la paix rentra à la fois dans l'un et dans l'autre, et, sans doute, dans l'un par l'autre.

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. VI, p. 190.

CHAPITRE II

RELATIONS SUSPECTES

§ I. Chateaubriand et les incroyants : ce qui explique ces relations ; Béranger ; Barthélemy ; Armand Carrel ; Lamennais. — § II. Chateaubriand et les femmes : I. Exagérations et légendes : *les Enchantements de Prudence* ; une page célèbre faussement attribuée aux *Mémoires* ; ce que le temps tolérait. II. Explication naturelle des fautes de Chateaubriand : que tout l'y portait ; les convictions de l'esprit et les faiblesses de la volonté. III. Persévérance de sa foi : aveux et repentir ; le chrétien dans le pécheur.

§ I. — CHATEAUBRIAND ET LES INCROYANTS

Il s'est trouvé des sceptiques pour objecter à Chateaubriand, contre la sincérité de sa foi, ses relations avec des sceptiques. Ils se souvenaient sans doute de ce saint personnage des premiers temps de l'Église, qui, rencontrant à Rome un hérétique célèbre, affecta de ne pas le voir. Marcion, croyant à une méprise, s'avança vers lui et lui demanda, non sans emphase : « Ne nous reconnais-tu donc pas ? »

— Si, lui répondit Polycarpe, je te reconnais pour le fils aîné de Satan. » Et ce fut tout ; il continua sa route.

Personne ne songe à le nier : Chateaubriand n'avait pas une religion aussi énergique. Il tendit la main, il donna sa sympathie, et même son

estime, à des hommes qui avaient pris ouvertement parti contre ses convictions religieuses. C'était, à ses yeux, une manière d'affirmer sa tolérance. Partisan résolu de la liberté, il a prétendu sans doute faire voir qu'il la supportait et l'aimait, — chose rare! — même chez les autres, fussent-ils des adversaires. Tout le monde sait que les esprits les plus libéraux en théorie sont souvent les plus tyranniques et les plus absolus en pratique. Combattre pour la liberté, risquer son repos et même sa vie pour elle, et, dès qu'il s'agit de l'accorder à un parti contraire, trouver des prétextes pour s'en montrer le pire ennemi, c'est un spectacle qui n'est malheureusement que trop commun : dans tout Jacobin il y a un tyran qui sommeille.

Chateaubriand n'avait pas cet esprit-là, et il a voulu le montrer. Défenseur de la Religion, il pensait qu'elle devait être la compagne, la sœur et l'amie de la liberté ; pratiquement il a tenu à donner la preuve qu'il restait fidèle à ses théories et que sa religion était libérale jusqu'à étonner parfois les plus déterminés des libéraux.

Il faut le dire aussi, — car on n'entend pas écrire ici un panégyrique, — il aimait la faveur populaire¹ ; et de cultiver ceux qu'elle distinguait entre tous, ce fut peut être, dans sa pensée, un nouveau moyen de la conquérir ou du moins de ne pas la perdre ; on célébrait ainsi son éloge jusque dans le camp opposé au sien.

Ses démarches couraient bien quelquefois le

1. Voir plus haut, p. 174 et suiv.

risque de surprendre un certain nombre de ses amis et de produire parmi eux quelque scandale. Mais ce bruit ne lui déplaisait pas : il n'était pas fâché de passer pour un homme un peu à part, qui ne ressemblait pas à tout le monde.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, qu'il ait obéi à de futiles motifs ou à de nobles inspirations, qu'on l'approuve ou qu'on le blâme, trouverait-on sa conduite regrettable et d'un exemple périlleux, ce qui nous importe ici, c'est de savoir si la vérité de sa foi s'en trouve compromise.

La manière la meilleure encore d'en juger, c'est de voir comment il se comporta dans ces rencontres.

* * *

Parmi les fréquentations qu'on lui reprocha le plus, il faut signaler d'abord celle de Béranger. On sait quelle guerre persévérante le chansonnier fit à la Restauration. Ses courtes chansons volaient de toutes parts comme des traits légers ; la passion politique leur donnait des ailes, et un peu aussi peut-être la poésie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles eurent leur influence dans le mouvement qui emporta le trône.

Elles contribuèrent aussi à entretenir et à répandre cet esprit voltairien, qui fut alors à la mode.

Garçon d'auberge, imprimeur et commis,

l'auteur avait beaucoup lu Voltaire, surtout dans sa première profession. Voltaire était mort depuis trop

peu de temps pour que sa renommée eût encore eu le temps de vieillir. Ses œuvres s'étalaient dans la bibliothèque de l'aubergiste, confondues dans un singulier mélange avec celles de Fénelon. Le précocce enfant s'en nourrit ; l'esprit l'en pénétra jusque dans les moelles, et il le garda toute la vie. Sa jeune muse chanta bien le rétablissement du culte, au moment du Concordat ; il s'essaya aussi dans l'idylle religieuse ; mais cette veine fut courte, il l'épuisa vite, et le vieux fonds reparut pour toujours.

Ce fut donc un acte d'audace, de la part de Chateaubriand, de traiter en ami cet ennemi de ce qu'il aimait et adorait lui-même. Un vieux chevalier de Saint-Louis lui écrivait un jour, du fond de sa province : « Réjouissez-vous, Monsieur, d'être loué par celui qui a souffleté votre roi et votre Dieu. »

Mais Béranger était extrêmement populaire ; il avait attaqué une politique, que lui-même combattait alors dans les mesures qu'elle inspirait et le ministère qui la représentait ; enfin on l'avait poursuivi, condamné et emprisonné pour ses vers ; c'était comme un martyr de cette liberté d'écrire dont lui-même se donnait alors pour le grand-prêtre. Il ne lui en fallait pas davantage : il alla vers le chansonnier. En 1831, on le voit dîner au café de Paris, avec quelques-uns de ceux qu'il appelle ses « nouveaux amis », Arago, Pouqueville, Carrel et Béranger. Il partait alors pour la Suisse. Au dessert, Béranger chanta la chanson qu'il avait composée en son honneur :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens *et nos soins*.

Chateaubriand était ravi. Il entendait même, avec moins de résignation que de plaisir, parler de ses services à l'égard des Bourbons, si injustement appréciés, disait-on, et si mal récompensés :

Et tu voudrais t'attacher à leur chute !
Connais du moins leur folle vanité :
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Il cite ces vers en les déclarant « admirables¹ ». C'est ne pas se montrer trop difficile. Il faut croire qu'il s'était laissé quelque peu griser par cet « encens », qu'il ne fuyait pas autant qu'on avait l'air de le dire, et ces « soins » intéressés, dont on dorlotait sa vanité malade.

Quoi qu'il en soit de ses mérites, la chanson fit son chemin en France. De Suisse où il était, le voyageur crut devoir remercier la muse bourgeoise, dont les hémistiches s'en allaient un peu lourdement, deux par deux, promener son éloge jusque dans les cabarets de village. Celle-ci ne voulut pas être en reste avec lui, et, « s'attachant » à sa fuite, comme elle disait dans sa langue, elle l'atteignit de son encensoir jusque sur les bords du lac de Genève. Mais cette fois elle condescendait à la prose. Il faut lire une partie au moins de cette longue lettre,

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 362-363.

si l'on veut s'expliquer la manière dont en a parlé plus tard le destinataire.

Béranger y traitait Chateaubriand de « grand poète » et, faisant allusion à ses tristes pressentiments sur l'avenir, il ajoutait :

« Cet avenir, vous y avez une si belle place, qu'il y a ingratitude à vous de douter de sa grandeur. Oui, Monsieur, la société subit une transformation ; oui, elle accomplit la grande pensée chrétienne de l'égalité. Cette pensée chrétienne que vous avez remise en honneur parmi nous, en l'ornant de toutes les richesses du génie, s'empare du monde, élaborée comme elle l'est, depuis près d'un demi-siècle, par notre chère et belle France. Beaucoup d'hommes des anciens jours le nient, parce qu'elle s'est dépouillée d'une partie de ses voiles religieux. Mais elle est claire et distincte, pour ceux qui, comme moi, n'ont jamais vu dans le Christianisme qu'une grande forme sociale, qui à sa naissance a eu besoin de la sanction divine. Mon Dieu est bien au-dessus de ces changements humains ; mais il n'en est pas moins présent au grand drame où nous avons tous une part plus ou moins active, et c'est sa présence qui me donne de la résignation. Mon rôle de comparse ou de niais s'est agrandi. Vous, Monsieur, à qui ce Dieu a donné à remplir un rôle principal, n'y puisez-vous pas de la force pour le conduire jusqu'au bout ? »

Puis les éloges pleuvent à torrents. Il est parlé de cette statue que chaque « homme de génie » se dresse dans son âme, poussé par « la conscience de sa valeur... Tout revenu que vous êtes des vanités

de ce monde, la voix de vos contemporains vous aura forcé de faire la vôtre colossale... Quand vous me donnez une marque de souvenir, il me semble que j'entends la postérité prononcer mon nom. »

Il lui annonce en même temps que la chanson, dont sa popularité « a fait le succès », figurera dans le recueil qu'il va publier prochainement. « Mais j'ai peur que vous ne vous y trouviez en bien mauvaise compagnie. Le goût que j'ai pour la poésie populaire me souffle parfois d'étranges choses... J'ai voulu essayer de transporter la poésie dans les carrefours, et j'ai été conduit à la chercher jusque dans le ruisseau : qui dit chansonnier dit chiffonnier... Au reste, si vous me lisez, pensez un peu à Aristophane, mais n'y pensez pas trop¹. »

Ces derniers mots ne manquent point d'esprit ; et ce n'est pas le seul passage qui fût capable de plaire à Chateaubriand. Outre cette musique de ses louanges, qui charmait tant son oreille, et cette assurance « d'une vive et franche affection, déjà bien ancienne », qui ne pouvait le laisser tout à fait indifférent, Béranger lui parlait sympathiquement de la tolérance, de l'égalité, dont le Christianisme avait révélé au monde la pensée, de Dieu et de sa Providence qui joue son rôle dans le grand drame de l'univers ; autant d'idées qui lui étaient chères, et dont l'expression, élevée et sonore, devait nécessairement trouver de l'écho dans son cœur.

Il est vrai que le rationaliste se laissait voir aussi chez son correspondant ; il exprimait çà et là des

1. Dans le *Congrès de Vérone*, note ; *Œuvres*, t. XII, p. 470-473.

opinions, auxquelles il n'était pas possible à un chrétien de se montrer favorable. En somme, une partie de la lettre, une partie très courte, composée de quelques lignes seulement, méritait qu'on fit des restrictions dans l'éloge de l'ensemble; un croyant pouvait approuver tout le reste.

Amené un jour à s'expliquer sur ce morceau, Chateaubriand a-t-il fait le partage nécessaire? Qu'on en juge! Il a publié les pages, dont on vient de lire un extrait, quelques années après les avoir reçues. Béranger était alors « pourvu d'un des grands offices de la renommée ». C'était un des rois incontestés de l'opinion. L'éditeur fait donc précéder l'œuvre d'un compliment un peu ample, que la situation si considérable de l'auteur a dû fatalement l'entraîner à grossir. Mais le mot qu'on attend y est tout de même : « M. de Béranger me pardonnera d'avoir fait connaître sa lettre, aussi spirituelle qu'admirable (ma foi catholique mise à part)¹.

On pourrait souhaiter peut-être un autre tour; c'est une question de forme; mais, quoi qu'on en ait pu dire, il n'y a rien à changer au fond. L'écrivain loue jusqu'à l'hyperbole, au point de vue littéraire, le morceau qu'il va citer; mais il fait expressément ses réserves au point de vue religieux. Éloges et réserves tiennent, d'ailleurs, en deux lignes.

C'est pourtant l'unique passage de ses œuvres sur lequel Sainte-Beuve s'appuie pour mettre en doute la vérité de ses sentiments catholiques, dans

1. *Œuvres*, t. XII, p. 469.

le seul endroit où il se donne l'air de discuter expressément sur ce sujet. « Quant à la nature de son catholicisme », dit-il, « elle se produira assez dans le cours de notre étude; — on sait de quelle manière : par insinuations vagues et sous-entendus malveillants, — un seul trait ici suffira. »

Ce trait, c'est la phrase que nous venons de reproduire. Le critique a beau dire; cette phrase ne suffit qu'à prouver, par l'usage qu'il en fait, l'embarras où il se trouve d'apporter un argument sérieux¹.

*
* *

Vers le temps même où Chateaubriand dinait avec Béranger, au son de ses refrains, j'allais dire « au bruit de son fifre² », un autre poète glissait son éloge dans des pages enflammées. Chaque semaine paraissait alors, sous le nom de *Némésis*, le « journal en vers d'un seul homme », ainsi qu'il s'appelaient encore lui-même. Ces pièces partaient en tous sens, comme des flèches de feu. Mélange confus de vérités et d'injures, frappant juste ou frappant à faux, mais frappant toujours fort, elles allaient droit aux puissants du jour, d'Argout, Persil, Guizot, tous les ministres, saluées au passage par de véritables acclamations; jamais satires ne furent plus véhémentes ni plus populaires.

Chateaubriand reçut donc quelques bouffées

1. *Chateaubriand et son groupe*, I, 297, en note. Sainte-Beuve essaie de sauver sa preuve par une comparaison fort inconvenante; mais ce piment inattendu ne la rend pas meilleure.

2. L'expression est de Béranger lui-même, dans *Bohémiens*.

d'encens de cette urne qui n'en brûlait guère. Il y avait un peu de quoi le compromettre; car Barthélemy n'était pas seulement alors un adversaire de la royauté; emporté par le mouvement libéral des dernières années de la Restauration, il avait, comme tant d'autres, combattu la Religion, en lui mettant le masque commode du fanatisme. Et voilà qu'il célébrait avec chaleur celui des écrivains du siècle qui avait le plus heureusement travaillé à ramener la sympathie autour des autels!

Comment celui-ci accueillit ces avances qui devaient après tout flatter son orgueil, on va le voir :

« Paris, mercredi soir, 9 novembre 1831.

« MONSIEUR,

« J'ai reçu ce matin le dernier numéro de la *Némésis*, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Pour me défendre de la séduction de ces éloges donnés avec tant d'éclat, de grâce et de charme, j'ai besoin de me rappeler les obstacles qui s'élèvent entre nous. Nous vivons dans deux mondes à part; nos espérances et nos craintes ne sont pas les mêmes; vous brûlez ce que j'adore; et je brûle ce que vous adorez. »

Chateaubriand défend alors, en avocat noble et généreux, cette race de rois exilée, que le poète s'était donné le tort d'attaquer avec violence, ajoutant « les proscriptions des muses à celles des lois ». Puis il parle hardiment du Christianisme. Et comme Barthélemy avait paru désirer « s'asseoir à son foyer », pour le peindre d'après nature, il lui dit que

s'il avait l'occasion de le voir de près il l'inviterait à revenir à la foi de son enfance, que ses premières poésies avaient célébrée :

« Puisque votre lyre, au premier accord de son harmonie, chantait mes *Martyrs* et mon *Pèlerinage*, pourquoi n'achèveriez-vous pas la course? Entrez dans le lieu saint; le temps ne m'a arraché que les cheveux, comme il effeuille un arbre en hiver, mais la sève est restée au cœur. J'ai encore la main assez ferme pour tenir le flambeau qui guiderait vos pas sous les voûtes du sanctuaire... Si en restant attaché à la cause de la liberté et des lumières, vous donniez asile à la religion, à l'humanité, à l'innocence, vous verriez apparaître à vos veilles une autre espèce de Némésis digne de tous les hommages de la terre¹... »

Quel effet produisirent sur le jeune poète ces graves conseils d'un vieillard que la vénération publique vouait à l'immortalité, l'histoire ne le dit pas. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quelques années après, il n'était plus le même; soit pour obéir à des convictions nouvelles, soit pour des vues moins désintéressées, comme on l'en a soupçonné, il s'était séparé de son parti; et à ses anciens amis, qui l'accusaient de versatilité, il répondait ce mot devenu fameux :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

* * *

Chateaubriand essaya aussi, nous l'avons dit plus

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. V, p. 370-374.